

Table des matières 31.10.2008

Musée d'Ethnographie
4, rue Saint-Nicolas
2006 Neuchâtel

No. Livraison: 4441857
No. Abo: 38017
No. Thème: 38.17
Coupures: 4
Pages de suite: 3

		Tirage	Page
27.10.2008	Le Temps	45'103	1
27.10.2008	Le Temps <i>Les jeunes rebelles sous le regard ethno</i>	45'103	2
27.10.2008	letemps.ch <i>Les jeunes rebelles sous le regard ethno</i>	n/a	4
27.10.2008	rsr.ch <i>Les banlieues, entre réalité et clichés</i>	n/a	6

Exposition
Au Musée d'ethnographie
de Neuchâtel,
le miroir d'une jeunesse
rebelle *Page 38*



Argus Ref 33047935

Les jeunes rebelles sous le regard ethno

Exposition La contestation n'est pas facteur de chaos mais

de dynamisme social. C'est la thèse du musée neuchâtelois

Elisabeth Chardon

Alors que cet été les politiciens romands découvraient un peu effarés l'existence des «botellones», ces rassemblements alcoolisés de jeunes dans les parcs et les squares, l'exposition *La Marque jeune* du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, ouverte fin juin, tombait à pic. La Délégation à la jeunesse de la Ville de Genève a ainsi fait partie des visiteurs assidus, tout comme des travailleurs sociaux d'autres cantons, et des groupes de policiers ou même de pompiers. Au-delà du phénomène des «botellones», Marc-Olivier Gonseth, Yann Laville et Grégoire Mayor, les commissaires de cet événement, se penchent en effet sur les phénomènes de contestation jeune depuis les années 50. Avec une thèse: la rébellion récurrente des plus jeunes est un facteur dynamisant de la société, un moteur de la consommation, notamment culturelle et, au final, participe à l'intégration sociale.

Cette idée un peu provocante n'est pas tombée de nulle part. Elle a été nourrie par des mois d'ateliers, de discussions informelles, d'improvisations pendant lesquels les questions se complexifiaient. Son développement a aussi profité des différences générationnelles au sein du musée. Témoignages et objets souvenirs se retrouvent d'ailleurs dans l'exposition. «A l'aube des années 90, je me suis fortement identifié à la mouvance punk/alternatif», peut-on lire. Ou: «En 1974, j'ai abruptement quitté l'université pour effectuer un voyage de sept mois en Irlande.» Ou encore: «Début mars 1968, je suis interpellé par la police. Les pandores ont fouillé ma voiture et y ont découvert le livre de Che Guevara.»

Mais avant de plonger dans l'histoire récente, l'exposition évoque «l'âge d'or», cette époque où le passage à l'âge adulte était cadré dans des sociétés, fanfares et autres écoles de recrues dont les panneaux d'affichage au centre des villages annoncent encore les activités. Et elle questionne la disparition de ces rites structurants en ville.

Cet «âge d'or» est souvent évoqué par ceux qui dénoncent le «péril en la demeure» que représentent selon eux la disparition des valeurs, les violences urbaines et autres excès qui font les manchettes de journaux. Dans une enfilade de salons tranquilles, habilement scénographiés en deux dimensions, on remonte le temps par décennies des années 90 aux années 50. A chaque fois, grâce aux archives de journaux télévisés – ou radiophoniques – d'époque, *La Marque jeune* nous replace non pas dans la violence elle-même, mais dans sa réception. Concerts rocks qui dégénèrent, incompréhensibles libertés hippies ou banlieues qui flambent sont régulièrement présentés comme des mises en danger de la société.

En parallèle, les souvenirs des collaborateurs du musée jettent un autre éclairage sur l'histoire. De même, des thématiques sont reprises d'une décennie à l'autre grâce à l'histoire musicale. Une impressionnante paroi de disques fait ainsi défiler des sujets tels que la sexualité, le rapport aux autres cultures, la contestation des institutions et des pouvoirs, les modes vestimentaires ou encore le ci-

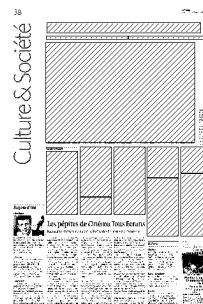
La jeunesse n'est pas une ethnie,

seulement un stade du développement humain

néma, grâce aux bandes originales. De Marilyn Manson à Chet Baker, de Manu Chao à Elvis Presley...

La suite du parcours nous invite en quelque sorte à traverser l'écran. Un escalier et nous voilà dans une ambiance de parking tagué, de poubelles graffitées, de voiture brûlée. C'est là, au milieu de ce qui fait peur, que des voix s'élèvent pour faire entendre d'autres messages, plus complexes, plus subtils, plus analytiques. On y est appelé à réfléchir sur la façon dont un fait divers isolé peut susciter une cascade de lectures simplistes.

Finalement, une grille se lève sur une réalité plus étonnante, la «purification» par l'économie de ces prétendus chaos sociaux. D'un côté, il y a bien sûr la fabrication de produits sécuritaires, de la vidéosurveillance aux tenues policières pour guerre urbaine contre les black boxes et autres jeunes révoltées. De l'autre, on trouve des entreprises qui utilisent et détournent les images de violence. Comme les vêtements «Produit de



Les jeunes rebelles sous le regard ethno



Cinq décennies de disques sur une paroi. L'histoire musicale et son imagerie aident à voir les constances et les évolutions des idéaux de la jeunesse. (photo: LDD)

EXPOSITION. La contestation n'est pas facteur de chaos mais de dynamisme social. C'est la thèse du musée neuchâtelois.

Elisabeth Chardon Lundi 27 octobre 2008

Alors que cet été les politiciens romands découvraient un peu effarés l'existence des «botellones», ces rassemblements alcoolisés de jeunes dans les parcs et les squares, l'exposition La Marque jeune du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, ouverte fin juin, tombait à pic. La Délégation à la jeunesse de la Ville de Genève a ainsi fait partie des visiteurs assidus, tout comme des travailleurs sociaux d'autres cantons, et des groupes de policiers ou même de pompiers. Au-delà du phénomène des «botellones», Marc-Olivier Gonseth, Yann Laville et Grégoire Mayor, les commissaires de cet événement, se penchent en effet sur les phénomènes de contestation jeune depuis les années 50. Avec une thèse: la rébellion récurrente des plus jeunes est un facteur dynamisant de la société, un moteur de la consommation, notamment culturelle et, au final, participe à l'intégration sociale. Cette idée un peu provocante n'est pas tombée de nulle part. Elle a été nourrie par des mois d'ateliers, de discussions informelles, d'improvisations pendant lesquels les questions se complexifiaient. Son développement a aussi profité des différences générationnelles au sein du musée. Témoignages et objets souvenirs se retrouvent d'ailleurs dans l'exposition. «A l'aube des années 90, je me suis fortement identifié à la mouvance punk/alternatif», peut-on lire. Ou: «En 1974, j'ai abruptement quitté l'université pour effectuer un voyage de sept mois en Irlande.» Ou encore: «Début mars 1968, je suis interpellé par la police. Les pandores ont fouillé ma voiture et y ont découvert le livre de Che Guevara.» Mais avant de plonger dans l'histoire récente, l'exposition évoque «l'âge d'or», cette époque où le passage à l'âge adulte était cadré dans des sociétés, fanfares et autres écoles de recrues dont les panneaux d'affichage au centre des villages annoncent encore les activités. Et elle questionne la disparition de ces rites structurants en ville. Cet «âge d'or» est souvent évoqué par ceux qui dénoncent le «péril en la demeure» que représentent selon eux la disparition des valeurs, les violences urbaines et autres excès qui font les manchettes de journaux. Dans une enfilade de salons tranquilles, habilement scénographiés en deux dimensions, on remonte le temps par décennies des années 90 aux années 50. A chaque fois, grâce aux archives de journaux télévisés - ou radiophoniques - d'époque, La Marque jeune nous replace non pas dans la violence elle-même, mais dans sa réception. Concerts rocks qui dégénèrent, incompréhensibles libertés hippies ou banlieues qui flambent sont régulièrement présentés comme des mises en danger de la société. En parallèle, les souvenirs des collaborateurs du musée jettent un autre éclairage sur l'histoire. De même, des thématiques sont reprises d'une décennie à l'autre grâce à l'histoire musicale. Une impressionnante paroi de disques fait ainsi défiler des sujets tels que la sexualité, le rapport aux autres cultures, la contestation des institutions et des pouvoirs, les modes vestimentaires ou encore le cinéma, grâce aux bandes originales. De Marilyn Manson à Chet Baker, de Manu Chao à Elvis Presley... La suite du parcours nous invite en quelque sorte à traverser l'écran. Un escalier et nous voilà dans une ambiance de parking tagué, de poubelles graffitées, de voiture brûlée. C'est là, au milieu de ce qui fait peur, que des voix s'élèvent pour faire entendre d'autres messages, plus

complexes, plus subtils, plus analytiques. On y est appelé à réfléchir sur la façon dont un fait divers isolé peut susciter une cascade de lectures simplistes. Finalement, une grille se lève sur une réalité plus étonnante, la «purification» par l'économie de ces prétendus chaos sociaux. D'un côté, il y a bien sûr la fabrication de produits sécuritaires, de la vidéosurveillance aux tenues policières pour guerre urbaine contre les black boxes et autres jeunesses révoltées. De l'autre, on trouve des entreprises qui utilisent et détournent les images de violence. Comme les vêtements «Produit de banlieue, matière extrêmement dangereuse» commercialisés par de jeunes banlieusards parisiens... «Il est tout à fait fréquent qu'une entreprise engage un employé en fonction de son capital punk ou de son capital skate», écrit le sociologue Joël Vacheron dans l'épais catalogue sorti de presse cet automne. Il se réfère avant tout aux entreprises médiatiques, musicales... Il s'interroge aussi sur les formes mouvantes, furtives, de résistance qui ont surgi sur le Net ces dernières années. De quoi continuer la réflexion pour les années 2000. Avec toujours en tête, ce rappel final de l'exposition, la jeunesse n'est pas une ethnie, seulement un stade du développement humain. La Marque jeune, Musée d'ethnographie de Neuchâtel, jusqu'au 31 mars. Visite guidée et brunch chaque premier dimanche du mois. 032/718 19 60 et <http://www.men.ch>

© Le Temps, 2008 . Droits de reproduction et de diffusion réservés.
Acheter les droits de reproduction de cet article.

EN COMPLEMENT

Ecouter l'émission

[27:00 min.]

Manuel Boucher et les jeunes des quartiers populaires

Manuel Boucher et les jeunes des quartiers populaires

dimanche, 26 octobre 2008



Voitures incendiées à Montfermeil, en juin 2006. [Reuters]

Les banlieues, entre réalité et clichés

John Travolta tournera-t-il "From Paris with Love" dans le quartier des Bosquets, qui a été au coeur des émeutes des banlieues françaises en novembre 2005 ? Le réalisateur Luc Besson a suspendu le tournage prévu le 14 octobre, après qu'une bande de jeunes a incendié les voitures qui devaient servir aux cascades.

Invité : Manuel Boucher, sociologue à l'Ecole des Hautes études sociales à Paris.

A Montfermeil, le climat est toujours très tendu. Les jeunes qui vivent dans des cités ghettos, en mal de reconnaissance, laissent exploser leur violence pour exister dans l'espace public. La violence des jeunes, diagnostiquée par les politiques, décryptée par les médias, stigmatisée par les adultes à chaque émeute. Les jeunes seraient-ils vraiment les figures de proue d'une société qui se délite ? Les boucs émissaires d'une société en transformation ? La colère pour peser sur les décisions politiques, est-ce vraiment la solution ?

Manuel Boucher a enquêté sur les émeutes de 2005. Entre discours et réalité, les surprises sont importantes. Sa conclusion: ces jeunes ne sont pas forcément dangereux, ils sont en danger!

Manuel Boucher a donné une conférence au Musée d'Ethnographie à Neuchâtel dans le cadre de l'exposition "La Marque Jeune", à voir jusqu'au 1er mars 2009.